

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°22 – septembre/octobre 2009

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2009

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

PASCAL MEIER : UNE VISION CONTEMPORAINE DE L'ART SACRÉ

En guise d'ouverture par Patrick Ringgenberg

Né en 1970, domicilié dans le Jura suisse, où il enseigne le dessin dans plusieurs écoles, Pascal Meier est iconographe. Auteur de plusieurs icônes, son œuvre principale, réalisée entre 2000 et 2005, est un corpus de soixante-sept images illustrant l'*Apocalypse* de saint Jean. Peintes à la gouache et à la tempera sur papier d'Arches, d'un format moyen de 40 x 50 cm, leur esthétique est inspirée des manuscrits mozarabes des X^e-XI^e siècles, illustrant des commentaires de l'Apocalypse écrits par le moine espagnol Beatus (VIII^e siècle). Cette œuvre « anachronique » pour notre temps, où la culture se réduit volontiers à la rencontre du bruit et du snobisme, nous semble être exemplaire d'un langage pictural du cœur, depuis longtemps oublié ou négligé, mais dont Pascal Meier a voulu, par la main et par l'Esprit, retrouver la vitalité contemplative.

Le cœur, on le sait, est un symbole universel et multiforme. Il est, pour la question de l'image, le nœud même de la création iconique. « *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* » : dit le Christ (Mt 5, 8). Ce peut être la devise spirituelle d'un art de l'image conçu, non comme une recherche narcissique de soi dans la confusion du monde ou de son monde, mais comme une graduelle pacification de la vision et un don du cœur. Le cœur est en effet un recueillement de la vision et du geste : il est ce « lieu » immatériel du corps, cette intimité insondable, ce miroir rayonnant de l'être, grâce auquel le pinceau peut s'animer d'une impulsion sereine de l'invisible, grâce auquel l'image peut advenir et parler, au présent comme à tous les temps, un langage spirituel de l'âme.

En choisissant le langage de l'icône traditionnelle, ou l'esthétique des *Beatus*, toute de couleurs pures, flamboyantes et « chaudes » (rouges, jaunes, or), Pascal Meier entend remonter aux sources d'un art : d'un art de peindre, mais aussi, et surtout, d'un art d'entrevoir l'indicible et de visualisation symbolique, à travers le ressourcement

de la contemplation et du silence. Non par souci de médiévalisme ou d'exotisme archéologique, mais parce que les langages picturaux de cette époque dit « médiévale » lui semblent être le mieux à même de parler du cœur, de parler au cœur. Les caractéristiques stylistiques de ces images offrent, par leur stylisation (espace plane, couleurs pures, simplification, hiératisme, etc.), une stylisation du regard : laquelle conduit et nourrit à son tour une concentration de la prière, de la pensée, de la méditation, de la vie quotidienne, et donc du geste qui prépare les couleurs, dessine, insuffle une vie chromatique aux formes, applique la lumière – thaborique – de la feuille d'or.

À une époque – la nôtre – polluée d'images, surinformée et hypnotisée par sa propre agitation visuelle, la démarche de Pascal Meier est à contre-courant : elle s'apparente à une forme de vie érémitique au sein du monde. Mais c'est là, au fond, la condition d'une recreation spirituelle : si un faussaire peut imiter le style d'une icône, une icône vraie est un « précipité » alchimique, la rencontre, au cœur, d'un style assimilé et d'une clairvoyance de l'intelligence. La vie retrouvée d'un art à vocation spirituelle naît de cette exigence : purifier le cœur, en renonçant aux images du monde et aux prétentions d'une créativité épuisée par les seuls ressorts d'une psychologie du « moi ». Car un art iconique est une forme d'« apocalypse » (de « révélation »), et comme la porte d'un royaume des cieux : cet art s'enracine, en définitive, dans l'ultime ressemblance de l'homme avec Dieu, dans la communion d'un regard avec le regard éternel du Christ. C'est ce dont aimerait témoigner l'œuvre – de vie et de peinture –, toujours en cheminement, de Pascal Meier.

L'icône du *Sauveur à l'œil ardent*

« Dieu a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire, qui rayonne sur le visage du Christ. » (2 Co 4, 6) L'icône du *Sauveur à l'œil ardent* rend présent par l'image ces mots de saint Paul, qui rendent témoignage de sa propre conversion des ténèbres à la lumière par la rencontre inattendue du Christ glorieux sur le chemin de Damas. Le choix de cette icône fixe notre attention sur le regard du Christ Sauveur aux « yeux enflammés » par son amour. Malgré son air apparemment sévère, exprimé par le ton olivâtre-marron de

la carnation et les rides profondes fortement marquées de son front, le visage du Christ laisse pourtant transparaître le rayonnement de la gloire du Père. Cette gloire se manifeste quelque peu par les cheveux dorés et l'« assiste » blanc (les traits de lumière) qui se trouve de part et d'autre du visage du Christ. Le fonds rouge de l'icône exprime l'amour qu'il a voué pour les hommes jusqu'à livrer sa vie sur la Croix.

Affirmation de l'Incarnation, une telle icône est une découverte – une révélation – et la connaissance de ce qui est caché. Elle est le commencement de la contemplation du Dieu fait homme pour éveiller notre cœur à resplendir la connaissance de la gloire de Dieu.

L'icône de la sainte Face du Christ peut révéler la sainteté de l'homme, autrement dit sa transfiguration et sa divinisation. C'est pour cette raison que les premières icônes se trouvaient être les images du Sauveur qui a été conçu du Saint-Esprit en Marie et incarné pour la Rédemption de tous les hommes.

La face écrite du Christ est avant toute chose déterminée par sa ressemblance avec son prototype témoignant de la foi vive de l'iconographe. L'icône demande d'être en présence de Celui qu'on écrit, autrement dit accueillir le Christ en son cœur. L'iconographe a le profond désir de s'entretenir avec le Christ et de lui communiquer, à tout instant, sa réponse de conversion. C'est à une rencontre que l'icône nous convie : « rencontrer le Christ comme lumière de notre vie est une création nouvelle. De même que Dieu a fait resplendir la lumière au milieu du chaos ténébreux au premier jour de la création (Gn 1, 1-5), la rencontre avec le visage du Christ est le "premier jour" de la vraie vie de notre cœur ».¹

L'icône du Christ naît de la vivante expérience de l'Eucharistie, de cette communion avec le Ciel divin et du monde terrestre. L'iconographe est témoin de la Parole de Dieu mise en image par le visage du Christ. Et comme Saul de Tarse, la lumière fut « Quelqu'un » pour l'iconographe. C'est par l'apparition d'un visage dans sa vie que son cœur a pu être recréé. La « création » du visage du Christ basée sur une iconographie traditionnelle, qui se dévoile petit à petit dans le processus constituant l'icône, révèle une lumière dans la nuit de la vie même de l'iconographe. A chaque trait de pinceau, l'iconographe écrit sa vie dans ce visage qui éveille son cœur dans une nouvelle relation entre lui et le monde, et entre Dieu et lui.

¹ Tirées de Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé, *Altarihana*, chronique de l'abbaye d'Hauterive, Noël 2008.

« Chaque cœur humain est aux yeux de Dieu un univers inachevé à créer et à recréer ». ² Dieu a le désir « muet » de vouloir transmuier nos cœurs de pierre, non en or, mais en cœurs de chair, semblables à celui du Christ, pour être capable d'aimer et de pardonner. Et cette « création nouvelle » œuvre sur ce qu'il y a de plus précieux et de plus délicat en l'homme : la liberté qui nous appartient. Le travail réalisé sur sa liberté demande à l'iconographe d'entrer dans une relation de confiance et d'amitié, avec une attention toute particulière à Celui qui s'est donné un visage de miséricorde. Et seul un cœur ouvert à ce « Quelqu'un », qui vient livrer son visage de tendresse et illuminer les obscurités parfois bien sombres de l'homme, parvient à être libre. Car, « aucun visage ne peut pénétrer si profondément la liberté de l'homme comme celui du Dieu qui l'a faite. L'apparition du Visage de Dieu dans le Christ, demeurant présent dans son Église, rend toujours possible un changement, un renouveau, une création nouvelle du monde humain, même le plus déchu ». ³ C'est entre autre cela que peut exprimer l'icône du *Sauveur à l'œil ardent* ; c'est sur un modeste rondin de bois que l'iconographe écrit un visage qui s'inscrit en définitive dans son cœur comme une « création nouvelle ».

L'icône de la *Theotokos, Mère de Dieu*

En Marie, l'homme peut déjà contempler le Fils du Très-Haut à naître dans son propre cœur. C'est par la réponse de Marie à l'ange Gabriel, lors de l'Annonciation : « *Me voici : je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole !* » (Lc 1, 38) que s'accomplit « ce que le Seigneur avait dit par la bouche du prophète : « *La jeune fille concevra et mettra au monde un fils, qu'on nommera Emmanuel* » (...) *Dieu avec nous* » (Mt 1, 22-23). C'est par cette réponse de Marie, Mère de Dieu – la Toute-Sainte –, que la divinisation de l'humanité rachetée commence. Ainsi, Marie permet déjà à l'humanité déchue de pouvoir se libérer de la mort et du péché, et, de trouver la voie de la réconciliation avec Dieu.

« *C'est aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, vous est né* » (Lc 2, 11). L'annonce de la Bonne Nouvelle faite par un ange aux bergers conduit l'humanité, même la plus pauvre, à partager « *une grande joie* » (Lc 2, 10) avec le ciel. Ces bergers s'empressèrent d'aller à la rencontre de Marie, de Joseph et du « *petit enfant qui était couché dans une crèche* » (Lc 2, 16). Après l'avoir vu, ces bergers témoignèrent de ce qu'ils avaient entendu sur Jésus.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

Tous ceux qui les écoutèrent se trouvaient être dans l'admiration de ce qui fut révélé sur cet Enfant, au point où Marie « *retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur* » (Lc 2, 19).

L'annonce de cette naissance se réalise en pleine nuit (Lc 2, 8) comme une lumière dans l'obscurité d'un cœur voulant retrouver un sens à sa vie. Cette annonce s'adresse à tous les hommes, même ceux de condition modeste. La Nativité deviendra, chaque jour, la joie du cœur des chrétiens.

Après cette annonce, les bergers ont le désir d'aller à la rencontre et de voir l'Enfant. Ils font don de leurs présences. Aller à la rencontre et voir le Christ, c'est ensuite témoigner sa vie de foi illuminée par cette présence qui réjouit les cœurs. Pourtant Marie est silencieuse ; elle recueille – dans son cœur – tout ce qui avait été dit. Elle médite en elle-même tous ces événements. Elle préserve en son cœur le mystère insondable de la venue de Dieu en ce monde dans ses entrailles « plus vaste que les cieux ». ⁴

La contemplation du visage du Christ trouve en Marie son modèle insurpassable. Bien que ce soit dans son sein que le Verbe de Dieu s'est formé, prenant aussi d'elle une ressemblance humaine qui évoque une intimité spirituelle unique en son genre, car vivant en elle, personne ne s'est adonné à la contemplation du visage du Christ avec autant de ténacité et d'enthousiasme que Marie. Lorsqu'elle conçoit du Saint-Esprit, les yeux de son cœur se dirigent déjà avec attention sur Celui qui prend chair humaine. Comme une mère, elle ressentira sa Présence, en elle, au fil des mois. Et lorsqu'il vient au monde, ses yeux de chair se porteront avec tendresse sur le visage de son Fils. Par la suite, son regard protecteur s'adressera à tous les « enfants » à naître en Christ et déjà adoptés par Dieu lors de leurs baptêmes.

Pour pouvoir méditer dans son cœur, chaque chrétien est invité à faire comme Marie qui vit en gardant constamment les yeux rivés sur le Christ, où chacune des paroles du Verbe de Dieu devient pour chacun un trésor qui donne des fruits de sainteté.

Comme imprimés dans son esprit, les souvenirs que Marie a de son Fils tout au long de sa vie terrestre sont médités dans son cœur afin qu'ils y restent. Le souvenir des paroles et des actions de son Fils, longuement médité dans le secret de son cœur, va constituer le « rosaire » qui revient en force depuis quelques années dans l'Église catholique romaine. « *Marie propose sans cesse aux croyants les "mystères" de son Fils*, avec le désir qu'ils soient contemplés, afin qu'ils puissent

⁴ Grand octoèqne, premier ton, samedi soir aux grandes vêpres, tropaire : note tirée de l'ouvrage de Michel Quenot, *La Mère de Dieu, Joyau terrestre, Icône de l'humanité nouvelle*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 2006, p. 162.

libérer toute leur force salvifique. Lorsqu'elle récite le Rosaire, la communauté chrétienne se met en syntonie avec le souvenir et avec le regard de Marie ».⁵

Sur cette icône, on voit Marie seule, mais il faut la mettre côte à côte avec celle de son Fils. En les mettant ensemble, la cassure du bois depuis la bouche du *Sauveur à l'œil ardent* indique sa Parole qui se déploie et se manifeste dans le monde, et, la cassure du bois depuis la bouche de Marie indique son expression de joie sereine qui se déploie comme une réponse à l'amour du Père promulgué par la voix de son Fils.

L'icône de la *Theotokos* rappelle que Marie est la Mère du Sauveur qui offre son *Corps* et son *Sang* en sacrifice à Dieu pour le monde. Marie est principalement la première de tous les saints, l'orante par excellence et l'intercesseur le plus écouté au milieu des saints. Le maphorion, ce voile qu'elle porte et qui la recouvre complètement, souligne la sainteté de son corps vierge et pur de tout péché comme sanctuaire du Verbe incarné. Le fonds bleu nuit de l'icône, sur lequel se surimpose le bleu plus foncé du maphorion, montre que Marie est également la Reine de la Cité céleste et la « Porte » du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption.

Ces deux icônes sur rondin ne respectent de loin pas toutes les étapes pratiques pour l'inscription d'une icône du Christ ou de Marie selon la tradition des chrétiens d'Orient. J'ai préservé la matière brute du bois malgré un certain polissage, je n'ai pas du tout utilisé la feuille d'or et on ne trouve nulle trace des inscriptions traditionnelles désignant la Personne (*hypostase*) du Christ ni de la Mère de Dieu qui affirment pleinement de qui il s'agit.

Si la Mère de Dieu connaît, depuis la Réforme en particulier, des réticences ou même des rejets de sa vénération, il faut voir qu'une approche à l'eau de rose et une forme de piété populaire datée du XIX^e siècle, s'accommodant le plus souvent d'éléments discutables sur le plan du bon goût telles ces « Vierges saint-sulpiciennes », ne peuvent remettre en cause l'authenticité de cette ferveur. Nul doute que le Christ est au cœur de la vie chrétienne comme il est au centre de toutes les communautés chrétiennes. Si l'adoration revient à Dieu seul, la Mère du Sauveur est à vénérer comme créature toute sainte. Refuser la *Theotokos* dans l'histoire du salut, c'est rompre la vocation à la sainteté, et du même coup, rompre le lien fort qui unit le croyant aux saints qui l'ont précédé. Marie est le prototype de sainteté du chrétien répondant à l'appel de Dieu. Elle est celle qui

⁵ Lettre apostolique du Pape Jean-Paul II, *Rosarium Virginis Mariae*, à l'épiscopat, au clergé et aux fidèles sur le Rosaire, du Vatican, le 16 octobre 2002, p. 5.

montre la voie pour que l'homme ouvre entièrement son cœur à ce « Dieu fait homme, pour que l'homme devienne Dieu », selon un adage des Pères.



Théophanie : *l'Agneau mystique*, folio 15, tempera, coquille d'or et eau de noyer sur papier d'Arches, format : 41 cm de diamètre.

Théophanie : *l'Agneau mystique* (Ap 4, 7-11 et 5)

Cette miniature de grand format reprend la composition des *Beatus mozarabes* de San Miguel da Escalada (X^e siècle), peints par l'*archipictor* Magius, et celle des *Beatus mozarabes* de San Isodoro de Léon (XI^e siècle) peints par Facundus. La mise en image de cette vision de *l'Agneau mystique* se réfère principalement à la disposition des pains consacrés les dimanches ordinaires dans la liturgie mozarabe : des pains ou hosties, de forme circulaire, forment une croix (une grande hostie, au centre, est entourée de quatre petites),

laquelle se rapporte au schéma donné par Jean Hani dans son ouvrage *La Divine Liturgie*.

Au cœur de cette vision se trouve l'Agneau immolé avec sa croix de victoire sur la mort. Cet Agneau est au centre de la vie. Cette dernière est décrite par le mouvement des vieillards de l'Apocalypse en procession autour de l'Agneau de Dieu. Ces vieillards resplendissent de la gloire de l'Agneau comme au cœur de l'homme nouveau vivifié par l'Esprit Saint. Ainsi, cet Agneau est la Pâque du chrétien : Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous, en offrande et victime, comme un parfum d'agréable odeur (Ep 5, 2). De là vient l'Eucharistie qui apparaît comme l'œuvre et le don de la Trinité même : le Fils – Jésus Christ – s'offre en victime sans tache au Père pour toutes les nations et tous les peuples de la terre en le recevant dans l'Esprit Saint (He 9, 14). C'est ce don de Dieu qui se découvre au cœur de la liturgie que célèbre la mort-résurrection du Christ.

La célébration eucharistique rend à nouveau présent l'événement de la Croix. Ce qui reste du sacrifice du Fils sur la Croix, ce n'est plus Jésus de Nazareth parmi nous, qui retourne au Père, c'est son Esprit qui est resté, reste et restera jusqu'à la fin des temps. Ce qui reste : c'est l'invocation (l'épiclèse) faite au Saint-Esprit, au cœur de la messe, à l'instant même de la consécration des oblats du pain et du vin transsubstantiés en *Corps* et en *Sang* du Christ, ce mystère de communion. Dans cette miniature, c'est l'expression visuelle dans le ciel du mystère eucharistique qui est manifestée, c'est le don du cœur invisible du Dieu-homme qui est à même d'entrer en communion avec tous les hommes qui le désirent.

Le ciel divin nous est ouvert par quatre anges qui semblent dévoiler un monde transfiguré par la présence de l'Agneau de Dieu. Par cette image, nous pouvons comme assister à cette Liturgie céleste célébrée par les anges, les quatre Vivants et les vieillards.

Huit vieillards sont debout et lèvent « *leurs coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des saints* » (Ap 5, 8) en direction de Celui qu'ils célèbrent. Ils tiennent de l'autre main une cithare, instrument qui accompagne leurs louanges adressées à « l'Agneau (...) digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange ! » (Ap 5, 12). Leurs cithares ont trois cordes, qui en vibrant, rendent gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. La couronne déposée au-dessus de leurs têtes est un signe clair qu'ils doivent leur salut à Celui à qui ils rendent gloire. Cette couronne indique leur participation à la nature divine, dont le cercle est le symbole. Ces vieillards sont couronnés de la gloire de l'Éternel et

prennent part à la victoire de l'Agneau sur la mort et le péché. Quatre autres vieillards sont prosternés au-dessous des roues célestes que détiennent les quatre Vivants rappelant la vision d'Ézéchiël (Éz 1). Leurs prosternations (*proskynésis*), avec leurs vêtements qui recouvrent leurs corps entiers, mains et pieds compris, sont des signes de profond respect pour Celui qu'ils louent et aiment.

L'Agneau immolé – debout et bien vivant – se trouve au centre d'un cercle comme « hostie » propitiatoire et expiatoire. Cet Agneau est au cœur de l'hostie consacrée, qui apparaît comme le centre et comme le soleil resplendissant non seulement de l'Église, mais aussi de toute l'humanité et de l'univers. L'Agneau immolé est le Vivant ; et par sa vie donnée dans l'Eucharistie, il permet de transformer et de renouveler toujours plus en profondeur – à l'image et à la ressemblance de Dieu – l'homme qui aspire à l'amour (*caritas*).

Les quatre Vivants, symboles des évangélistes (la figure d'homme se rapporte à Matthieu, celle du taureau à Luc, celle du lion à Marc et celle de l'aigle à Jean), forment les bras d'une croix autour de l'Agneau. Ces quatre Vivants, tenant chacun un livre qui révèle la Parole divine, propagent aux quatre coins du monde la Bonne Nouvelle. Leurs ailes ont pour ornement de multiples yeux à même de voir ce qui est caché. Ils ont reçu l'« omniscience divine » capable de discerner les cœurs.

L'Agneau détient lui aussi un livre, mais sa forme suggère fortement l'arche de l'Alliance ; il est cette présence à même d'habiter au cœur de tout être dont le corps est le temple, tout comme l'arche de l'Alliance est la présence glorieuse et mystérieuse de Dieu (*Shekina*) à l'intérieur du Temple de Jérusalem.

« Concevoir signifie accueillir en soi ; et concevoir de telles images, c'est accueillir l'Esprit Saint en nous. Si cette présence ne se trouve pas dans notre cœur, comment pourrait-il se retrouver dans ce que nous accomplissons ? Les miniatures *mozarabes* ont pris naissance grâce à des hommes épris de Dieu qui sont prêts à recevoir le sceau divin dans leurs cœurs. Semblables à cette prière liturgique, ces hommes désirent « *que le reflet de la lumière de sa Face laisse sa marque en eux* » (Ps 4, 7) ».⁶

⁶ Pascal Meier, *L'Apocalypse de Jean enluminée*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 2009, p. 207. Cette image de *l'Agneau mystique* se trouve parmi soixante six autres miniatures dont la moitié a été commentée. Ce livre comprend l'ensemble de mes miniatures peintes à la main qui sont toutes reproduites en couleur.

Pour l'enlumineur, c'est en quelque sorte révéler son cœur par l'inscription peinte de cette image de *l'Agneau mystique*. Même si cette miniature suit un modèle iconographique donné par le moine enlumineur Magius et ses successeurs, il n'en reste pas moins qu'il faut savoir l'interpréter selon notre vision intérieure. Si une telle image ne parvient pas à mettre son empreinte dans notre cœur pour entrer en relation avec le Christ – l'Agneau de Dieu – cela paraît bien vain. Car il s'agit bien d'une rencontre avec cet Agneau au sein de nous-mêmes. Rencontre qui s'établit par notre ouverture du cœur à Celui qui vient frapper à la porte de notre liberté. Et c'est par cette liberté qu'on peut peindre le désir de notre cœur. Toute création d'images est à l'image de notre liberté. Ne dit-on pas souvent, avec raison d'ailleurs, qu'une œuvre d'art paraît être comme un miroir de l'artiste, de sa personne, voire de son cœur ?

L'image, qu'on veut exprimer, est un reflet de ce qu'on vit ou de ce qu'on désire vivre. L'image doit provoquer en nous un éveil ou du moins susciter une réflexion. Seulement aujourd'hui, il y a un trop plein d'images qui envahissent jusqu'à nos intérieurs. Pour voir une icône, il nous faut d'abord se dépouiller de toutes images autres qu'elle pour pouvoir la contempler en soi. Aussi, voir une icône resplendir au sein de la Divine liturgie, c'est entrer dans le mystère eucharistique qui se laisse quelque peu dévoiler par autant de « fenêtres ouvertes sur le ciel divin » de l'iconostase que de cœurs qui s'ouvrent au bonheur d'entrer en communion.

Pascal Meier

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

Le grand schisme, qui depuis 1378 divisait la chrétienté, jeta aussi le trouble dans la paisible maison du *Grüne-Warth*. Les frères, il est vrai, ne se divisèrent pas en deux camps, l'un pour Rome, l'autre pour Avignon ; ce qui les tourmenta, ce fut l'incertitude de savoir lequel des deux papes était le vrai. Dès 1379 Conrad de Brunsberg et le commandeur de Strasbourg, Henri de Wolfach, effrayés de la division de l'Église et inquiets sur la position qu'ils devaient prendre, firent écrire par Merswin à l'Ami de Dieu, dont ils ne connaissaient ni le nom ni la demeure ; ils désiraient quitter la vie active et se retirer auprès du mystérieux personnage, auquel ils avaient soumis toute leur volonté. Nicolas de Bâle⁷, qui pendant le schisme se conduisit avec une prudence extrême, jusqu'à ce qu'il crût le moment venu d'agir ne consentit pas à leur demande ; il leur fit répondre qu'ils ne devaient pas chercher conseil auprès d'un homme, mais s'adresser au Saint-Esprit et attendre que celui-ci lui-même leur ordonnât de venir dans l'Obeland. Il exhorta le commandeur de faire désormais des prédications pour rendre le peuple attentif aux dangers de l'Église, en montrant par des témoignages tirés de l'Écriture comment les chrétiens doivent vivre pendant le schisme. Conrad de Brunsberg, vieux et fatigué du monde, revint à la charge ; il voulait que Nicolas lui aidât à se tirer de ses doutes sur les deux papes ; Nicolas se garda encore de se prononcer, se bornant à lui conseiller d'arranger sa vie de manière à être en règle avec Dieu. En 1380 le grand-prieur, qui résidait au *Grüne-Warth*, lui fit demander de nouveau, s'il ne pourrait pas renoncer à des fonctions qui lui devenaient de jour en jour plus pénibles ; et Henri de Wolfach voulut savoir comment les Amis de Dieu se comportaient pendant le schisme. Nicolas leur répondit que les Johannites de Strasbourg ne pouvaient pas se régler sur les Amis de Dieu, ceux-ci ayant beaucoup de franchises et n'étant pas pressés par leur évêque ; quant à Conrad de Brunsberg, il peut offrir sa démission au grand-chapitre, et si celui-ci ne l'accepte pas, il doit se retirer dans une maison de l'ordre où ceux qui ont besoin de lui peuvent venir le trouver, sans qu'il soit obligé lui-même de « chevaucher à travers les pays. »

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les projets des Amis de Dieu, les conférences secrètes sur une montagne des Alpes au milieu d'une forêt épaisse, les visions qu'ils crurent avoir, les résolutions qu'ils prirent pour venir au secours de la chrétienté troublée par le schisme et « menacée de la vengeance divine. » Il

⁷ [Rappelons qu'il faut partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland. Cf. *Cahiers* n°17.]

suffit de dire qu'avant de se décider à se répandre dans le monde pour prêcher la pénitence, ils convinrent d'attendre quelque temps dans un recueillement profond, pour voir si Dieu ne prendrait pas pitié de son Église. Nicolas de Bâle, qui communiqua à Merswin quelques uns de ces faits, lui conseilla de vivre à son tour dans la solitude, de « se donner captif à Dieu », de se bâtir un petit appartement près de l'église de la Trinité et de vivre comme les Amis de Dieu étaient convenus de le faire, c'est-à-dire de ne parler à personne, excepté le mardi et le jeudi après-midi, et de prendre trois fois par semaine la sainte cène. Nicolas, décidé à ne plus correspondre avec personne, dégagea Merswin de son obéissance, et lui conseilla, s'il avait besoin de direction, de se mettre sous celle du commandeur du *Grüne-Warth*. En 1380 Merswin se construisit un logement attenant à l'église, avec une fenêtre donnant sur le chœur, afin de n'avoir pas besoin de quitter sa chambre pour entendre la messe ; son ami de l'Oberland lui avait envoyé quelque florins pour l'aider dans cette construction.

Merswin passa dans cette retraite quatorze semaines sans accepter la visite des frères. Puis il les convoqua et leur dit que pendant ce temps il avait joui de plus de grâces et de joies spirituelles que durant tout le reste de sa vie. Au commencement de février 1382, un dimanche, après avoir communié, il écrivit une leçon pour les frères, destinée à les exhorter à se dépouiller de tout amour-propre, à être humbles et patients, à se soumettre les uns aux autres et tous ensemble à Dieu. Vers Pâques il tomba malade, mais garda toute la liberté de son esprit ; il put même composer un traité édifiant sur la grâce de Dieu et sur les sept dons du Saint-Esprit. Le 30 juin il reçut l'extrême-onction, et mourut le 18 juillet après une agonie pénible. Son corps fut enterré dans le chœur de l'église du *Grüne-Warth* ; son sépulcre et celui de sa seconde femme, avec une peinture morale, représentant la remise de la maison des Johannites, existaient encore en 1633.

Sur son lit de mort, les frères le supplièrent de leur indiquer le messenger par lequel il avait correspondu avec son secret ami de l'Oberland, afin qu'ils pussent continuer d'être en rapport avec lui. Il leur dit que ce messenger venait de mourir ; ils en furent désolés, « l'huile, dirent-ils, nous manquera pour nos lampes ». Merswin étant mort, ils envoyèrent un chevalier et un jeune bourgeois de Strasbourg à la recherche des Amis de Dieu ; après quatre semaines de courses les deux voyageurs revinrent sans avoir rien découvert. En 1389 ils apprirent par quelques personnes de Fribourg en

Brisgau, que Jean de Bolsenheim, prieur des Bénédictins d'Engelberg en Suisse, avait été en relation avec les Amis de Dieu ; Nicolas de Laufen se rendit aussitôt auprès de lui, mais n'apprit également rien. L'année suivante, Henri de Wolfach alla lui-même à leur recherche ; ses efforts furent d'autant plus vains que, par une singulière erreur géographique, il se rendit dans l'Uchtland au lieu d'aller en Argovie, où auraient dû le conduire les suppositions qu'il s'était formées au moyen de quelques indices vagues trouvés dans les lettres de Nicolas de Bâle à Rulmann Merswin. Voyant l'inutilité de toutes leurs recherches, les frères du *Grüne-Warth* furent vivement affligés ; ils se crurent privés de conseils et de lumières, livrés à eux-mêmes « comme des brebis sans pasteur ». Les Amis de Dieu restèrent en vénération parmi eux ; ils ne cessaient de les bénir comme les pères de la maison, ils recommandaient à chaque nouveau venu de demeurer fidèle à leur mémoire, de ne pas oublier leurs leçons. Peut-être si on avait su ce qu'ils avaient voulu et ce qu'ils étaient devenus, on se serait hâté de modifier ces sentiments : ce Nicolas de Bâle qu'on considérait presque comme un saint, ce laïque mystérieux auquel Tauler, Merswin, le grand-prieur d'Allemagne et tant d'autres avaient soumis leur volonté, l'inquisition le fit brûler comme hérétique avec plusieurs de ses compagnons.

Charles Schmidt

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*.]



LES DERNIERS ROMANS DE HERMANN HESSE

Bien que Souabe de naissance et sans conteste à l'heure présente un des romanciers les plus goûtés d'un public de connaisseurs, Hermann Hesse fait tout de même un peu figure d'« outsider » dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Une bonne partie de sa vie s'est passée à l'étranger, en Suisse. Il a beaucoup voyagé. En Italie d'abord. Un jour son humeur vagabonde l'a entraîné jusqu'aux Indes dont les paysages et les habitants lui sont demeurés familiers, presque autant que ceux d'Europe. Présentement il vit retiré dans sa thébaïde de Montagnola. Il fait de la peinture et il médite, en Sage bouddhique,

devant ce décor merveilleux, du Tessin qui est bien le paradis rêvé des ermites et des artistes.



Dès l'enfance il s'était senti un irrégulier, un être à part, « différencié », comme marqué d'un signe secret. Jeune écolier, il s'est d'abord évadé du séminaire de Maulbronn où il avait commencé ses études de latin. Puis il a disparu de la maison paternelle, il s'est exercé à toutes sortes de métiers – apprenti-mécanicien, commis de librairie – jusqu'au jour où il a pu se donner tout entier à la poésie et à la littérature. Son premier roman, *Peter*

Camenzind, fit tout de suite sensation. Ce livre venait à son heure. C'était l'époque où s'organisait spontanément, à travers toutes l'Allemagne, un renouveau de la jeunesse, dans d'innombrables groupements de *Wandervögel* (« Oiseaux migrateurs ») – sorte de boy-scouts d'outre-Rhin. A cette génération nouvelle, passionnée de vie physique et de randonnées au grand air, les premiers romans de Hermann Hesse allaient apporter une pâture singulièrement appropriée. N'était-ce pas la plus véhémente protestation contre les geôles scolaires, que ces histoires poignantes, en partie vécues, d'enfances comprimées, de jeunesses violentées ou frustrées, victimes d'une pédagogie meurtrière, d'une vocation studieuse, artificiellement implantée par les éducateurs patentés ?

Non certes que Hermann Hesse ait fait profession d'écrire des « romans à thèse ». Il était avant tout « poète », même dans ses romans. Or quelle est la fonction essentielle du poète ? Non d'écouter, de dissenter, ni même de raconter ou de décrire, mais de *réver*, d'écouter les voix secrètes, celles qu'étouffe une éducation mensongère, que refoule aussi continuellement en nous cette

adaptation factice, contraire à la convention, que nous appelons notre personnalité raisonnable, notre moi social. Ainsi sans le vouloir, et de par sa destinée insolite, le poète entre en conflit avec l'ordre moral et bourgeois. Ce qui fait l'éminente valeur de ses créations, c'est que, comme le rêve, elles apportent le message et la figuration symbolique de ces réalités primitives de l'Inconscient, frappées d'interdit ; c'est qu'elles évoquent le Démon de la Vie, éternel, inquiétant et ambigu, en dehors de toutes les catégories rassurantes du Bien et de la Morale. Tel est le sens du roman bizarre que Hesse a intitulé *Demian*⁸. L'histoire du jeune Sinclair qui est racontée ici, c'est l'histoire symbolique d'une conscience d'enfant, fascinée par le Démon qui l'attire hors de l'abri tutélaire où tout était pour elle lumière, pureté, innocence, bonté (la conscience d'Abel), et, à travers mille tentations, mille aventures, mille affres mortelles, l'amène à découvrir « l'autre » monde, celui qui s'appelle le Mal, le Crime (la « mauvaise » conscience, la conscience de Caïn) – jusqu'au jour où se découvre enfin au novice, progressivement initié, dans son apaisante beauté, le double et identique mystère de la sexualité et de la mort, l'image de la nouvelle Isis, de la femme-Mère éternelle, Novalis et Nietzsche, *les Disciples à Saïs* et *Zarathoustra* – au point de rencontre de cette double lignée est née cette formule étrange du roman symbolique, renouvelée du romantisme allemand.

Jean-Édouard Splenlé

⁸ *Demian, histoire de la jeunesse d'Émile Sinclair*, S. Fischer, Berlin.



EXTRAITS

D'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant suite à la
Notice sur les Nosairis et les Ismaélis⁹.

Par M. ROUSSEAU, Consul général de France à Alep.

CHAPITRE XXX.

L'on enseigne dans ce chapitre à connoître, au moyen d'un petit calcul astrologique, celui des signes du zodiaque auquel appartient un enfant en naissant.

A chaque signe se rapportent deux séries de noms différens. La première concerne les garçons ; la seconde, les filles ; en sorte que quand un enfant vient au monde, quel que soit son sexe, l'on trouve du premier coup d'œil tous les noms qui peuvent lui convenir, selon qu'il est né sous tel ou tel signe ; et ses parens n'ont plus alors qu'à en choisir un à leur gré, pour le lui donner avec les formalités qui s'observent en pareille circonstance.

⁹ [Cf. *Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie*, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, *Cahiers d'Orient et d'Occident*, numéros 11 & 12].

CHAPITRE XXXI.

Ce chapitre est composé d'une longue suite d'éjaculations ferventes qu'un certain scheïkh, *Moëzz-eddin*, adresse à l'Être-Suprême, et qui sont toutes fondées sur le dogme de l'incarnation de la Divinité, qui se communique souvent aux élus pour faire éclater sa puissance sur la terre. – Écoutons *Moëzz-eddin*¹⁰.

« Mon Dieu, tu m'avois transmis ta puissance avant de te manifester en moi. Je ne te suis point intimement lié, mais je suis inséparable de toi. Tu changes de forme à ton gré, et tu communique ta lumière à qui tu veux. Tu te reproduis sans cesse ; mais tu es indivisible et sans parties. Je suis ta force, ta volonté, ton sanctuaire ; tu es invisible en moi, je suis visible en toi. Détruis ceux qui t'ignorent ; conserve ceux qui me reconnoissent... Mon Dieu ! tu as produit tous les êtres par moi ; tu as tiré de moi tous les prophètes et les élus. Je suis ton fils, tu es mon père, etc., etc. »

CHAPITRE XXXIII¹¹

Paroles de Mohammed.

« J'ai reçu, dit le prophète, de cinq individus ; j'ai donné à cinq autres : il y a cinq intermédiaires entre mon Dieu et moi. Si je me réunis aux membres de ma famille, nous sommes cinq. »

EXPLICATION. Les cinq personnes dont il a reçu, sont : le prêtre *Boheïrèh*, *Meisérèh*, *Zeïd*, fils d'*Omar* ; *Omar*, fils de *Nefil* ; et *Khadidja*, fille de *Khonéïde*.

Les cinq auxquelles il a donné, sont : le *Fondement*, l'*Aspirant*, la *Preuve*, l'*Imam*, et le *Wasi*¹².

Les cinq intermédiaires entre Dieu et lui, sont : l'*Âme* ; l'*Intelligence*, la *Vérité*, la *Victoire* et l'*Imagination*¹³.

¹⁰ Sans doute ce *Moëzz-eddin* avoit la prétention d'être regardé comme une incarnation de la Divinité. Il ne seroit pas impossible qu'il fût question ici du khalife *Moëzz*, le premier des fatémis qui régna en Egypte. Ce prince étoit *Ismaéli*, et reconnoissoit lui-même l'identité de sa doctrine et de celle des Carmates, comme nous l'apprenons de sa correspondance avec le chef de ces sectaires, qui nous a été conservée par *Nowaïri*. S. de S.

¹¹ L'extrait du chapitre XXXII ne contient qu'une sentence morale d'*Ali*, qui n'a rien de commun avec la doctrine des *Ismaélis*.

¹² Ce mot signifie proprement l'*exécuteur testamentaire*.

¹³ Ces noms, et les cinq précédens, sont allégoriques. On les trouve souvent dans les livres des *Druzes*, où ils désignent différens ministres, ou différens ordres de la hiérarchie de cette secte.

Quant aux membres de sa famille avec lesquels il forme le nombre de cinq, ce sont *Ali, Hasan, Hoseïn* et *Fatime*.

CHAPITRE XXXIV.

Ce chapitre contient l'énumération des jours malencontreux de l'année solaire : ces jours, au nombre de vingt-quatre, sont : le 1^{er} et le 3 d'avril ; le 6 et le 20 de mars ; le 3 et le 20 de juin ; le 6 et le 13 de juillet ; le 11 et le 20 d'août ; le 3 et le 14 de septembre ; le 3 et le 20 d'octobre ; le 3 et le 20 de novembre ; le 1^{er} et le 11 de décembre ; le 3 et le 20 de janvier ; le 3 et le 20 de février ; le 5 et le 27 de mars.

EXTRAIT DU CHAPITRE XXXV.

*Principes de Métaphysique*¹⁴.

L'existence est ce que l'œil aperçoit visiblement, ou ce qu'une notion exacte atteste et représente.

Le néant est le contraire de l'existence, un mot qui ne signifie rien de réel.

Il y a trois sortes d'existence : la première, sensuelle et relative, exposée à l'influence des astres, sujette aux altérations, et susceptible d'être ou de ne pas être à la fois ; c'est celle de la matière : la seconde, intellectuelle, qui a été précédée par le néant, mais qui devient permanente du moment qu'elle commence ; c'est celle de l'âme, sur laquelle les corps célestes ne peuvent agir : la troisième, nécessaire, absolue et éternelle, supérieure par sa nature aux deux autres ; c'est celle de l'Être Suprême, par qui tout a été produit, qui toujours subsisté et qui subsistera à jamais.

L'Être dont l'existence est éternelle, le premier principe est

¹⁴ Malgré les nombreuses difficultés que ce chapitre m'a présentées, j'ai néanmoins essayé de le faire connoître, afin de ne rien laisser à désirer au lecteur, et pour qu'il ait une idée de la philosophie spéculative des Ismaélis, après avoir pris quelque connoissance de leur théologie et de leur morale. Je prie simplement les lecteurs de observer que c'est moins une traduction littérale qu'une analyse, souvent même un commentaire, que je leur offre d'un chapitre, le plus compliqué peut-être de tout l'ouvrage

illimité, unique et sans compagnon.

L'homme existe donc doublement par l'âme et par le corps. Son existence spirituelle survit à son existence corporelle, qui se dissout tôt ou tard.

L'âme est une substance simple, homogène et immatérielle, un souffle indestructible de la Divinité. Le corps est un composé de parties matérielles, hétérogènes et destructibles, qui ne subsiste qu'autant que ces parties restent unies ensemble.

L'âme n'est pas essentiellement inhérente au corps ; celui-ci n'en est pas le sujet. Nous savons qu'elle y est seulement présente, comme l'éclat du soleil sur la superficie d'un objet quelconque.

L'âme est immortelle ; car une substance, homogène, pure et incorporelle, qui, comme elle, procède de la Divinité, ne sauroit être soumise ni aux accidents ni à la dissolubilité de la matière.

Les âmes ont été créées bien avant les corps : elles résidoient, en les attendant, dans le monde *intellectuel*, séjour des vraies essences. Depuis leur union avec ces corps, elles s'efforcent sans cesse de conserver la réminiscence de leur cause productive ; et si dans leur nouvel état elles n'oublient point cette essence première, elles retournent alors à leur demeure antérieure : autrement, elles restent errantes et malheureuses dans le monde matériel, pour y éprouver perpétuellement les vicissitudes et les peines de la vie présente¹⁵.

De même que l'âme est le chef-d'œuvre des mondes intellectuels, de même aussi le corps humain est celui du monde visible : c'est pourquoi l'âme se trouve jointe à celui-ci, préférablement à toute autre forme matérielle. Aussi est-il dit dans le Pentateuque : « O Adam , en te créant, je t'ai revêtu de la forme la plus noble. »

L'âme, renfermée dans le corps, semblable au *fœtus* qui n'a aucun usage de ses sens, est morte, pour ainsi dire, aux jouissances qui lui sont propres ; elle ne les goûte pleinement qu'après s'être dégagée de ses liens terrestres. Alors elle rentre dans son premier état, se reconnoît et se délecte en adorant son créateur.

L'existence de l'âme est indépendante de celle du corps ; car, après leur séparation, la première subsiste toujours, au lieu que le second se dissout. C'est l'âme seule qui souffre ou se délecte, selon les impressions qu'elle reçoit. Le corps n'est que le véhicule de ses plaisirs ou de ses peines ; mais souvent elle éprouve les uns ou les

¹⁵ L'on retrouve ici un vestige du dogme de la transmigration des âmes. Ce dogme fait partie des opinions des Ismaélis et des Druzes, mais il a pu être pris par quelques-unes des sectes qui se sont formées parmi les Ismaélis, dans un sens allégorique. S. de S.

autres, sans son intermédiaire. Les rêves agréables ou tristes que nous faisons, de même que l'impression que laissent en nous les bonnes ou mauvaises nouvelles, en sont, les preuves incontestables.

L'âme jouit réellement quand elle se trouve rapprochée de son premier principe : le plus grand de ses maux, c'est d'en être éloignée.

Pour ne point se détériorer et ne point perdre ses droits à la proximité de son auteur, il faut que l'âme soit constamment remplie de l'idée de cette cause première, qui est disposée à l'attirer sans cesse vers elle. C'est son véritable état de perfection, celui dans lequel elle se maintient en devenant insensible à toutes les affections terrestres.

L'Ame , pour mériter la miséricorde du Créateur, doit être juste, bienfaisante, échauffée de l'amour divin, et soumise à l'imam du temps.

L'âme doit d'abord se connoître elle-même, s'apprécier et se chérir, pour se rendre capable de connoître et d'adorer dignement son auteur.

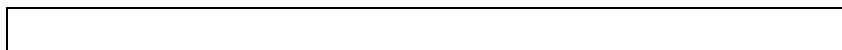
Outre son âme immatérielle et raisonnable, l'homme en a encore une autre, qui est l'âme naturelle : celle-ci naît et se détruit avec le corps ; c'est une certaine force indéfinissable, mais actuelle et agissante, qui lui est commune avec les animaux privés de raison ; et ce qui l'élève au-dessus de ces derniers, c'est le souffle immortel que la Divinité lui a communiqué, à l'exclusion des autres êtres de l'univers.

Extrait des huit derniers chapitres de l'ouvrage.

Il y a des intelligences intermédiaires entre le premier principe et les hommes : ce sont les génies qui se divisent en bienfaisants, en malicieux, en sédentaires et en ambulans.

L'enfer n'est autre chose que l'éloignement de la Divinité, qui ne rappelle plus à elle les âmes déchues de leur pureté originelle. Le paradis est le lieu de proximité où les âmes retournent, lorsqu'elles ne sont pas dégénérées.

Puisque le monde a commencé à exister, il faut nécessairement qu'il ait une fin ; et ce qui le prouve, c'est la destruction continuelle des parties qui le constituent, dont nous avons des exemples nombreux et frappants.



LIBRES DESTINATIONS

LA MAISON DE LA VIERGE EST HONORÉE À ÉPHÈSE

Une tradition discrète, mais ancienne, localise l'Assomption à Éphèse ; elle revit actuellement chez des chrétiens et même chez des musulmans.

Des chercheurs improvisés, sur la foi de « visions », en 1881 (Gouyet), puis en 1891 (les Lazaristes de Smyrne), ont cru retrouver l'humble maison de la Vierge au sud d'Éphèse, à Panaya-Kapulu. Dix ans après, la mission archéologique autrichienne Keil-Miltner identifiait définitivement à l'est d'Éphèse la tombe de saint Jean, le fils légué par Jésus à sa mère (t. IV, publié à Vienne, 1932-1951).

En Turquie, depuis que l'âme turque reprend le sens du sacré, le désir d'une pure adoration de la Transcendance, elle tend à typifier son vœu ancien d'union mystique dans l'Éternel féminin, la mosquée el-Aksa, à la fois temple de l'Ascension nocturne et Mihrab de Zacharie. De son côté l'État turc protège le site « national » de Panaya, crée une route (1951), des timbres.

Les autres localisations de l'Assomption ne se fondent que sur des spéculations textuelles (antidatées, au huitième siècle, de deux siècles pour Jérusalem basées sur le refuge chrétien de l'an 70 pour Pella), Éphèse a pour elle de tenaces fidélités, celle des Églises monophysites (Moïse bar Képha), celle des paysans kirkindjotes. A quoi s'est ajouté le témoignage aussi imprévu que gênant d'une compatriote allemande illettrée, A.-C. Emmerich, morte en 1824 ; ses visions de 1821-1822 ont guidé en 1881-1891, pour « retrouver » Panaya.

Si bien qu'Éphèse pose maintenant aux sociologues deux questions : 1° la critique archéologique suffit-elle pour détruire les localisations traditionnelles ; 2° la psychologie collective peut-elle constater des cas d'hiérognose, vérifier objectivement l'instinct du sacré ?

Halbwachs, en 1941, avait répondu que l'imprécision documentaire des Évangiles était telle qu'il fallait attribuer à des spéculations théoriques tardives toutes les localisations envisagées, même pour le Saint-Sépulcre, et qu'il excluait toute possibilité d'hiérognose, « invention » au IV^e siècle.

Le témoin de l'Assomption

En fait, notons qu'en localisant mal un événement, un témoin peut indiquer combien il en a été commotionné. Et qu'inversement l'instinct du sacré peut extérioriser un témoignage intime. Visiter la tombe d'un ami, c'est vouloir retrouver « vivante » son espérance en la justice sociale. Comme la Madeleine au sépulcre, comme le petit-fils de communard au mur des fédérés ; pas de laissez-passer à demander à l'archéologue ni au psychiatre.

Il est maintenant prouvé qu'Éphèse garde la tombe du témoin prédestiné de l'Assomption : saint Jean, celui à qui Jésus a légué sa mère. Après avoir vu l'Assomption apocalyptique de la femme, à l'orient de Patmos, saint Jean aimait se recueillir sur une belle colline qui, dans l'itinéraire des pèlerins du VI^e siècle, clôt leur Visite d'Éphèse : tombes de Jean, de Madeleine, crypte des Sept Dormants jusqu'en 900 (graffiti jusqu'en 1498), basilique de la Théotokos (concile de 431), enfin colline de l'« hospitium » de saint Jean qu'avec le Dr Gschmind, j'identifierais avec Panaya-Kapulu.

Comprenons maintenant que si A.-C. Emmerich a fait cette identification avant nous c'est parce qu'elle a partagé avec saint Jean, par le sang et les larmes de la stigmatisation, à la sublime douleur de Marie, mourant exilée hors de Jérusalem, bannie pour avoir osé « concevoir le Justicier » et « incarner » la Transcendance, la pitié divine pour les malheureux.

Du côté de l'islam turc, les étapes vers la Maison de l'Assomption à Éphèse, vers la première des Femmes parfaites, vers Maryam, sont jalonnées par ses sœurs : Assia, Fatima, à la fois fille, mère et épouse de la Clarté prophétique, Fitra créatrice, Nuit du destin, temple de l'Ascension nocturne, crypte où les Sept Dormants attendent la Résurrection : crypte localisée par la prière turque à Turfan (Mongolie), Albistan. Tarse : vœu virginal d'adoration de Maryam au Mihrab de Zacharie, inscrit après 1453 dans les niches des mosquées d'Istanbul, exaucé à Éphèse, auprès des Sept Dormants honorés dans toutes les mosquées, à la prière du vendredi.

Louis Massignon



R. Péré, *État du site de Panaya à l'époque de la découverte (1891)*

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

*PASCAL MEIER : UNE VISION CONTEMPORAINE DE
L'ART SACRÉ.*

En guise d'ouverture par Patrick Ringgenberg.

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (cinquième partie), *Revue d'Alsace*, 1856.
Jean-Édouard Splenlé, « Les derniers romans de Hermann Hesse », *Mercure de France*, t.1, 1926.

EXTRAITS d'un Livre qui contient la doctrine des Ismaélis, faisant suite à la Notice sur les Nosairis et les Ismaélis. Par M. ROUSSEAU, Consul général de France à Alep, (suite et fin), *Annales des voyages*, XVIII, 1812.

Libres destinations

Éphèse : Louis Massignon, « la Maison de la Vierge est honorée à
Éphèse », *Annales des Pères Lazaristes*, 1953.

Ces *Cahiers* sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2009